

La diglossie vu du "dedans" et du "dehors": l'exemple de Bienne et d'Evolène

Daniel ELMIGER

IRDP et Université de Neuchâtel (Suisse)
daniel.elmiger@unine.ch

Marinette MATTHEY

Université Stendhal Grenoble 3 (France)
marinette.matthey@u-grenoble3.fr

In this paper, we compare the diglossic situation of Biel/Bienne (oral Swiss German vs. written Standard German) with another diglossic setting: the village of Evolène (1500 inhabitants), located in the Swiss alps (French-speaking part of Valais/Wallis), one of the last micro-regions (along with the Alpine valleys of the autonomous Italian region of Val d'Aosta) where the Francoprovençal vernacular is still spoken. We take a closer look at the discourse of inhabitants who are "inside" or "outside" the diglossia (i. e. people who do or do not use the two varieties). In a first section we discuss the notion of diglossia for both contexts. The second section is based on several language biographies of people from Biel/Bienne and Evolène. Via some extracts of our research interviews, we describe different attitudes and representations related to the diglossic situation. In a last section we conclude by clarifying what seems most relevant to us in our data for the theoretical discussion of diglossia.

1. Introduction¹

Plusieurs personnes francophones rencontrées dans le cadre du projet *bil.bienne* ont tenu des discours argumentés sur la diglossie alémanique. Il nous est apparu intéressant de comparer ces discours sur la situation biennoise avec ceux recueillis dans une autre situation diglossique, celle qui caractérise encore aujourd'hui la commune d'Evolène (dernière commune de Suisse romande où se parle et se transmet le dialecte francoprovençal), et qui a fait l'objet d'une recherche menée conjointement par le Centre de linguistique appliquée et le centre de dialectologie de l'université de Neuchâtel².

¹ Le texte de cet article est rédigé en orthographe rectifiée. Ses principes sont expliqués sur les pages de la Délégation à la langue française: <http://www.ciip.ch/ciip/DLF/frames.htm>

² Il s'agit du projet "Pratiques langagières et processus de restructuration linguistique en situation de contacts", soutenu par le FNRS (1214-064961) mené conjointement par des collaborateurs du Centre de dialectologie et d'étude du français régional et du Centre de linguistique appliquée. Il s'est déroulé de 2001 à 2004. 80 entretiens ont été réalisés avec des personnes de 9 à 84 ans dont le répertoire langagier comporte, entre autres et à différents titres, le

Le but de cette contribution est de rechercher, dans les propos que nous ont adressés les personnes rencontrées dans le cadre de ces deux projets, des éléments discursifs qui permettent de reconstruire leur point de vue sur la diglossie, qu'ils la vivent "du dedans" (lorsqu'ils utilisent de manière complémentaire le dialecte et la langue standard) ou "du dehors" (lorsqu'ils n'utilisent que la langue standard, en ayant des compétences passives du dialecte plus ou moins poussées). Une première partie de notre contribution traite des caractéristiques de ces deux contextes diglossiques (point 1 et 2); dans la seconde (point 3 et 4) nous nous intéresserons plus particulièrement aux attitudes et représentations des francophones face à la diglossie à Biel/Bienne et à Evolène, ainsi qu'à leur éventuel apprentissage du dialecte, avant de conclure (point 5) sur les apports théoriques à la notion de diglossie que cette confrontation de données empiriques permet d'amener.

2. Décrire les situations de contact de langues...

Une question de point de vue

La création d'un outillage propre à décrire une langue particulière (grammaires, dictionnaires, terminologies, guides du bon usage...)³ ainsi que l'association *un pays—une langue*, qui s'est peu à peu mise en place avec la création et le développement des états-nations, expliquent largement la conception monolingue qui caractérise les représentations sociales des langues et du langage, particulièrement en France et plus largement dans les régions francophones⁴, et qui caractérise aussi toute la linguistique structurale du XX^e siècle. La sociolinguistique de la fin du XX^e siècle, de son côté, n'a eu de cesse de montrer que cette idéologie monolingue ne correspondait pas à la majorité des pratiques langagières, telles qu'elles peuvent être décrites empiriquement. En effet, de par le monde, les situations où l'on voit se côtoyer sur un même espace deux ou plusieurs langues ou variétés de langues sont beaucoup plus nombreuses que celles où il n'y en a qu'une seule.

La description et l'analyse des situations de contacts de langues sont ainsi devenues un des thèmes importants de la sociolinguistique, mais il nous semble que ce thème se développe selon deux orientations de recherches différentes, selon qu'on prend comme point de départ les *situations sociolinguistiques* ou *les individus qui les vivent*. La première option est choisie par Ferguson (1959) dans son célèbre article où il essaye de caractériser les spécificités de la *diglossie* comme cas particulier de la

dialecte francoprovençal appelé "patois d'Evolène". Cf. Maître & Matthey (2003, 2004, à paraître), Maître, 2003; Matthey & Maître, à paraître).

³ Ce qu'Auroux (1993) a appelé le processus de *grammatisation* des langues.

⁴ Boyer (2001) a parlé pour la France d'*unilinguisme*.

coexistence complémentaire de deux variétés de langues sur un même territoire.

On sait que Fishman (1967) a élargi la question traitée par Ferguson en faisant entrer le bilinguisme des individus dans la réflexion⁵, mais c'est à Weinreich (1968) que l'on doit la deuxième option qui s'appuie sur cette affirmation: le bilinguisme est la rencontre de deux langues *au sein de l'individu*. Cette dernière conception nous entraîne dans le paradigme de *l'individualisme méthodologique*⁶, alors que celle de Ferguson relève davantage d'une vision sociologique classique, "macro", dans laquelle ce n'est pas l'individu mais la situation linguistique qui fait l'objet de l'investigation. Cette dernière n'est pas considérée comme un agglomérat de pratiques, d'attitudes et de représentations individuelles, mais comme une réalité qui échappe aux choix individuels et qui doit être envisagée à un autre niveau d'analyse.

Dans la comparaison qui nous occupe ici, nous rapprochons également les notions de bilinguisme et de diglossie, puisque nous avons recueilli des données dans des situations toutes deux caractérisées par la présence d'une langue standard et d'un dialecte, et pour Bienne – par la présence de deux langues différentes, et que nous avons rencontré des personnes qui, à compétence comparable, se disent bilingues (français-allemand à Bienne, mais aussi patois-français à Evolène), tandis que d'autres ne revendiquent pas cette désignation.

3. Mais qu'est-ce que la diglossie?

Si l'on revient à la conception "princeps" de la diglossie (celle de Ferguson, 1959), réaffirmée par Hudson (2002), mais que Haas (2002: 109) n'hésite pas à qualifier de "conviction préscientifique", nous sommes amenés à distinguer quatre situations: le bilinguisme social, la situation dialecte-standard, la diglossie et la dilalie.

- Le *bilinguisme social* caractérise les situations où plusieurs langues se côtoient au sein d'une communauté;
- La *situation dialecte-standard* caractérise les cas où deux variétés de langues sont présentes, mais où l'utilisation de l'une ou de l'autre renvoie à l'identité du locuteur (ou des interlocuteurs) et n'est que partiellement

⁵ Cf. Lüdi & Py (1986/2002) pour un prolongement de la réflexion sur cette question.

⁶ L'individualisme méthodologique va de pair avec la sociologie compréhensive de Max Weber. Il part du principe que l'on peut reconstruire les phénomènes sociaux à partir des comportements individuels.

déterminée par le contexte (l'utilisation de l'une ou l'autre variété est laissée au libre arbitre de chacun);

- La *diglossie* est un cas particulier de la situation dialecte-standard, dans lequel le choix de langue n'est pas d'abord lié à l'identité du locuteur ou des interlocuteurs mais est contraint par la situation (le contexte);
- La *dilalie*⁷ est un cas particulier des deux situations précédentes, dans laquelle la langue standard est première pour une partie croissante de la population, ce qui entraîne, *de facto*, une minorisation du dialecte.

Selon cette typologie, Bienne est bien une situation diglossique, car l'emploi du suisse-alémanique est régi par le contexte d'utilisation (*grosso modo*: la communication orale passe par le dialecte tandis que la communication écrite passe par l'allemand (*diglossie médiale*)⁸). Mais Bienne est également un cas de bilinguisme sociétal, puisqu'à côté d'individus bilingues, des francophones et des germanophones monolingues se côtoient (l'allemand et le français sont toutes deux langues officielles). En revanche, et toujours selon cette typologie, Evolène ne présente ni une diglossie, ni un cas de bilinguisme sociétal, mais une *dilalie* (Maître, 2003), cas particulier de la situation dialecte-standard, où l'utilisation, toujours plus restreinte, du premier est avant tout liée à l'identité sociale des interlocuteurs et non au contexte d'utilisation. Ainsi, Bienne seule serait une diglossie car les parents n'ont pas le choix de parler l'allemand standard ou le dialecte à leurs enfants: dans tous les cas de figure, pour les germanophones natifs, la socialisation première passera par le dialecte. Ce n'est plus le cas à Evolène, où le choix de la langue parlée en famille se pose et où l'exogamie est souvent la cause avancée pour expliquer la disparition du patois.

La différence patente entre les deux situations sociolinguistiques concerne bien sûr la stabilité de la diglossie: même si l'équilibre est toujours par principe dynamique et que la répartition des domaines dans lesquels on utilise le dialecte et/ou le standard peut quelque peu varier⁹, il est certain qu'on peut qualifier la situation linguistique de l'allemand à Bienne, à l'instar de toute la Suisse alémanique, de diglossie stable alors que la dilalie évolénarde préfigure la disparition du dialecte. Peut-on cependant trouver des caractéristiques semblables dans ces deux situations sociolinguistiques ou

⁷ Nous devons cette dernière notion à Berruto (1987), suivi par Lüdi (1990).

⁸ D'après Kolde (1981).

⁹ On peut voir la trace de cette recherche de frontière entre les contextes d'utilisation des dialectes et du standard dans les recommandations faites par un groupe de travail concernant l'amélioration des compétences en littérature suite à l'évaluation PISA 2000. Il est ainsi demandé de faire un "usage plus intensif, plus précoce et plus exigeant de la langue officielle". Une note est insérée après "langue officielle", elle précise qu'"il s'agit de l'allemand par opposition aux dialectes pour les Suisses alémaniques" (Buschor; Gilomen & McCluskey, 2003: 6).

n'ont-elles que peu de choses en commun? C'est cette question qui est au départ de cette contribution et que nous allons traiter dans les points qui suivent, en nous appuyant sur les données d'entretiens récoltées dans les deux projets.

4. Le bilinguisme et la diglossie à Bienne

Bienne présente une situation linguistique particulièrement intéressante du fait qu'on y trouve deux phénomènes linguistiques qui coexistent et interagissent mutuellement, soit le bilinguisme français-allemand et la diglossie médiale qui implique le dialecte alémanique et l'allemand standard.

Le bilinguisme de la ville de Bienne – peuplée par une majorité de germanophones (environ deux tiers de la population) et une minorité de francophones (environ un tiers)¹⁰ est lié à différents facteurs: premièrement, il s'explique par la frontière linguistique qui traverse toute la Suisse, en passant par le Jura bernois, où est située la ville de Bienne. Le tracé plutôt net de cette frontière explique la stabilité relativement grande des domaines linguistiques en Suisse¹¹.

Deuxièmement, le statut de ville officiellement bilingue traduit une certaine volonté politique d'intégration et de cohabitation des groupes linguistiques. Le bilinguisme biennois n'est pas très ancien; il est le résultat d'une immigration massive de travailleurs francophones durant la deuxième moitié du XIX^e siècle. A partir du début du XX^e, le nombre des francophones est resté relativement stable (*cf.* Werlen, 2005). Aujourd'hui, l'allemand et le français ont officiellement le même statut: le "bilinguisme institutionnel" concerne les relations entre les citoyen-ne-s et les autorités municipales: il est notamment garanti que chaque citoyen-ne peut se servir de sa langue première pour tout contact avec la ville (pour autant qu'il s'agisse du français ou de l'allemand), et il rend également possible le libre choix de l'école, indépendamment de la langue des parents. Ceci peut évidemment être exploité pour créer ou exploiter un potentiel bilingue des enfants.

¹⁰ Ces chiffres se basent sur les registres de l'administration biennoise, qui opère une distinction sommaire entre citoyen-ne-s francophones et germanophones. Elles ne tiennent compte ni des individus bilingues ni des répertoires linguistiques effectifs des Biennois-es.

¹¹ Les changements de langue sont rares: en ce qui concerne la frontière entre l'allemand et le français, seules trois communes ont changé de région linguistique depuis 1970, dont deux en faveur du français et une en faveur de l'allemand (source: Office fédéral de la statistique, 2002).

De manière générale, le bilinguisme institutionnel est conçu pour des individus monolingues, qui ont ainsi le droit de vivre – au moins en tant que citoyens – dans l'une ou l'autre langue¹².

Dans la réalité, le bilinguisme personnel empêche que les communautés linguistiques vivent tout à fait séparément. De nombreuses personnes déclarent avoir de bonnes, voire de très bonnes compétences de l'autre langue¹³. La recherche *bil.bienne* a montré qu'à Bienne, les deux langues jouissent en principe du même statut et qu'un certain effort pour assurer l'intercompréhension doit être fourni de part et d'autre. Dans l'espace public notamment, les phénomènes d'accommodation sont fréquents et se font entre les deux langues, même si les compétences déployées s'avèrent parfois plutôt rudimentaires. Ceci nous amène à constater un bilinguisme relativement consensuel¹⁴ et à postuler l'existence d'un "contrat social biennois" (*cf.* Conrad, Matthey & Matthey 2002: 166) reposant sur le principe que "[c]haque groupe linguistique accepte et tolère (individuellement et collectivement) l'exogroupe, en exigeant la pleine réciprocité."

L'autre phénomène linguistique intéressant à Bienne est la diglossie, soit la coexistence, à l'intérieur de la communauté germanophone, du dialecte et de l'allemand standard dans la vie quotidienne. Le fonctionnement de la diglossie à Bienne ne se distingue pas des pratiques diglossiques ailleurs en Suisse allemande: la répartition fonctionnelle de ces deux codes obéit à deux principes, dont aucun n'a un pouvoir de prédiction absolu. Le premier critère, basé sur la nature du code utilisé, distingue entre l'oral – domaine du dialecte – et l'écrit – domaine de l'allemand standard. Le deuxième critère tient compte du degré de formalité: dans des circonstances peu formelles, conceptuellement plus proches de l'oral (*cf.* Koch & Oesterreicher, 2001), le dialecte peut s'employer à l'écrit, par exemple pour des billets personnels, des sms, le courrier électronique privé, etc. De l'autre côté, l'allemand standard s'utilise à l'oral dans des circonstances plutôt formelles (discours officiels, enseignement scolaire, infos sur les chaînes de radio nationales (mais non pas sur les chaînes de radio privées), etc.

¹² A noter qu'une inscription bilingue n'est pas possible: l'administration communale impose le choix d'une seule langue officielle (soit l'allemand soit le français).

¹³ D'après le baromètre du bilinguisme de 1998, "[e]n tout 17% des germanophones et 43% des francophones ont été élevés dans deux ou plusieurs langues. "et" [u]ne claire majorité des personnes interrogées évalue leurs connaissances de la deuxième langue officielle comme au moins suffisantes."

¹⁴ Bilinguisme consensuel ne veut pas dire absence de problèmes. La minorité francophone énumère de nombreux points qui montrent que la répartition des poids respectifs de l'allemand et du français n'est pas égale: manque de places d'apprentissage et de travail pour les francophones qui n'ont pas de bonnes connaissances d'allemand, absence de traductions françaises dans l'espace public, etc.

4.1 *Qui est dedans et qui est dehors?*

Pour les germanophones de Bienne, la diglossie est tout aussi naturelle que pour tous les autres Suisses alémaniques¹⁵. Qu'en est-il des francophones, pour qui le contact de langues avec l'allemand signifie être confronté-e à deux variétés d'une même langue, dont seulement l'une, soit l'allemand standard, est enseignée à l'école? Peut-on dire que les Alémaniques sont "dans" la diglossie et que les Romands sont en "dehors" d'elle? La question n'a pas de réponse simple, et ce pour plusieurs raisons. Premièrement, de nombreux francophones biennois ont des connaissances de l'allemand standard et du dialecte: de par leur bilinguisme, qui inclut une certaine maîtrise de la diglossie, ils sont ainsi "dans" la diglossie au même titre que les Alémaniques. Deuxièmement, nos données montrent que même celles et ceux qui n'ont pas ou que peu de connaissances de l'allemand comprennent bien le fonctionnement de la diglossie suisse allemande. Il est communément admis et compris que l'allemand standard, variété apprise à l'école romande, ne sert pas de langue de communication à Bienne, où on parle le dialecte local (appelé "Berndeutsch" ou "Bielerdeutsch"). Ceci se traduit aussi au niveau de la terminologie utilisée pour désigner les pratiques langagières en allemand. Le terme générique "allemand" suffit, en général, sans qu'il soit nécessaire de spécifier davantage: dans les contextes en rapport avec la communication orale "parler allemand", à Bienne, signifie par défaut "s'exprimer en dialecte"¹⁶, alors qu'en ce qui concerne les pratiques écrites, "allemand" sera interprété comme "allemand standard".

4.2 *L'allemand standard: une langue que tout le monde sait mais que personne ne parle*

Peu de personnes attestent parler régulièrement l'allemand standard: ainsi une informatrice (bilingue depuis l'enfance, de parents alémaniques) qui travaille avec des requérant-e-s d'asile reconnaît que l'emploi du dialecte peut créer une barrière supplémentaire au contact avec des étrangers. Bien qu'elle soit ainsi amenée à se servir régulièrement de l'allemand standard comme langue de communication, cette informatrice dit toutefois préférer s'exprimer en français. Cette prédilection – souvent évoquée – qu'ont beaucoup de germanophones (et de bilingues) pour le français – au détriment de l'allemand standard – est souvent thématifiée. Ainsi par l'informateur 24, étudiant

¹⁵ Cf. Haas (2002: 115): "speakers of Swiss German take their diglossia as an absolutely normal language arrangement. This is part of their ideological convictions".

¹⁶ Les désignations sont très variées: *dialecte*, *suisse allemand*, *berndeutsch*, etc. (en allemand: *Dialekt*, *Mundart*, *Schweizerdeutsch*, *Berndeutsch*). Le terme le plus utilisé pour désigner l'allemand standard est "bon allemand", qui peut avoir une connotation involontaire de qualité. Cf. Elmiger & Conrad (2005).

bilingue, qui se sert de l'emprunt *Hochdeutsch* pour désigner l'allemand standard¹⁷:

24 les=les suisses allemands ils disent (-) ils disent d'eux-mêmes que ils aiment pas (-) s'ils doivent parler avec un suisse romand qui sait pas l'allemand ils doivent parler hochdeutsch
 sjc mhm
 24 et puis ils détestent parler hochdeutsch [(-) alors ils préfèrent par= (-) se donner la peine de [parler français pour pas devoir parler hochdeutsch avec les suisses euh suisses romands
 sjc [mhm [mhm mhm mhm mhm mhm

Même attitude pour l'informatrice suivante, qui est germanophone et dit avoir des capacités très limitées en français¹⁸:

19 nä=ä hochdütsch red i eigentlich nie entweder schwizertütsch <<riant> oder französisch>
 sjc und warum nid
 19 ich weiss nid hochdütsch isch mer no komischer (-) aso ich meine (-) wän i ja scho französisch cha und är verschtat schwizertütsch mundart nid
 sjc ja
 19 wiso söu ich de hochdütsch rede isch jo für mich e främdschprach UND für ihn e främdschprach
 sjc mhm
 19 aso für mich ja scho nid e främdschprach [aber glich öppis främds
 sjc [mhm

Le choix du français s'explique ainsi par deux raisons: d'une part, 19 n'aime pas s'exprimer en allemand standard, qui a une connotation de "gehoben" ("soutenu"), et d'autre part, elle passe au français par souci de s'accommoder à la langue de l'autre. Elle préfère ainsi changer de langue plutôt que de se servir d'une langue qu'elle considère comme "pas une langue étrangère – mais tout de même quelque chose d'étrange" tant pour elle que pour son interlocuteur.

L'évitement fréquent de l'allemand standard a ainsi pour effet qu'il ne sert comme langue de communication que dans les circonstances où il ne peut

¹⁷ Les extraits que nous reproduisons dans cet article proviennent du module 1 de la recherche *bil.bienne*, composé de 40 entretiens semi-dirigés avec des Biennois-es.

¹⁸ Traduction française:

¹⁹ Non, je ne parle jamais le *hochdeutsch* en fait. Soit le *schweizerdeutsch* soit le français.

sjc Et pourquoi pas?

¹⁹ Je ne sais pas. Je considérerais le *hochdeutsch* comme plus étrange encore. Alors je veux dire: puisque je parle le français et l'autre ne comprend pas le *schweizerdeutsch*, le dialecte – pourquoi je parlerais le *hochdeutsch*. Pour moi, c'est une langue étrangère et pour l'autre une langue étrangère. Alors pour moi au fond pas une langue étrangère – mais tout de même quelque chose d'étrange.

pas être évité, c'est-à-dire lorsque la communication en dialecte ou en français échoue. De ce fait, les connaissances d'allemand qu'ont apprises les Romand-e-s à l'école ne sont guère utiles aux francophones, ce que déplore une jeune gymnasienne francophone¹⁹:

03 [...] ce qu'il y a aussi c'est que justement nous on apprend le bon allemand (--) et quand on parle le bon allemand avec les: les suisses allemands ils préfèrent (-) parler français plutôt que bon allemand (-) donc=euh: (-) nous on est on est un peu coincé

4.3 *Le dialecte: une langue que personne n'a vraiment apprise*

Le problème de l'acquisition/apprentissage du dialecte se pose uniquement chez les francophones – et d'autres alloglottes – puisque le dialecte est – par la définition même du concept de diglossie – la seule variété transmise en famille dans la communauté germanophone. L'enseignement de l'allemand L2 chez les Romands privilégie cependant presque exclusivement la variante écrite (allemand standard). Les francophones qui sont amenés à comprendre ou à parler le dialecte se voient dès lors confrontés à la difficulté suivante: comment apprennent-ils le dialecte s'ils ne le savent pas déjà (notamment par bilinguisme familial)? Nous nous sommes intéressés à la question de savoir comment la douzaine d'informatrices et informateurs romand-e-s qui parlent le dialecte (sans l'avoir acquis en famille) l'ont appris (cf. Elmiger & Conrad, 2005; Lüdi & Py, 1995): plusieurs personnes indiquent avoir acquis le suisse allemand pendant leur enfance, "dans la rue"; d'autres l'ont appris plus tard, en tant qu'adolescent-e pendant un stage ou un apprentissage ou pendant un véritable séjour linguistique en Suisse allemande. Une seule personne indique avoir "appris" le suisse allemand à l'aide d'un cours de dialecte. Les cadres d'acquisition non formels sont ainsi majoritaires par rapport aux modalités d'apprentissage scolaire. Passé un certain âge où le dialecte "s'attrape" dans la rue ou en famille, l'apprentissage du dialecte repose sur l'initiative et l'engagement personnels des alloglottes, qui ne disposent pas de la même offre didactique et pédagogique en dialecte qu'en allemand. Devant la nécessité de savoir deux variantes d'une langue – dont l'une est de portée suisse seulement, mais d'une grande importance à Bienne –, beaucoup de Romand-e-s souhaiteraient un rôle plus actif du système scolaire, qui ne devrait pas seulement enseigner l'allemand standard mais aussi proposer ne serait-ce qu'une initiation au dialecte, véritable langue parlée à Bienne.

¹⁹ Les données de notre module de recherche 3 montrent que l'allemand standard sert de langue véhiculaire plus souvent en ville de Fribourg, où les connaissances de dialectes semblent beaucoup moins répandues chez les francophones (cf. Conrad, 2005).

4.4 *Trois exemples de trajectoires romandes: venir du dehors – ou rester dehors*

Nous avons postulé qu'à Bienne, même les Romand-e-s qui ne parlent pas le dialecte sont conscient-e-s du fonctionnement de la diglossie médiale. Qu'en est-il des personnes "du dehors", soit celles qui se sont installées à Bienne après avoir vécu ailleurs dans l'espace francophone – et comment est vécu la diglossie par une Romande devenue bilingue relativement tardivement? Nous aimerions illustrer la thématique du "dehors" et du "dedans" à l'aide de trois personnes qui sont confrontées de près, à l'âge adulte seulement, à la diglossie médiale à Bienne.

4.4.1 Une Alsacienne qui s'adapte sans difficulté

Comme premier exemple, nous aimerions décrire la trajectoire d'une femme d'une quarantaine d'années travaillant dans le domaine médical, qui a grandi en Alsace et qui vit à Bienne depuis 14 ans. Dans son village natal, une partie de la population était germanophone, notamment son grand-père. Ses parents parlaient l'alsacien; une langue qu'elle caractérise comme un mélange entre l'allemand et le français. Pour elle, et le français et l'allemand standard sont ainsi des langues secondes. A l'âge de six ans, elle apprend le premier, sans difficulté, en entrant à l'école. Parallèlement, elle apprend à lire en allemand standard – qu'elle était habituée à entendre depuis toute petite à l'église et à la radio. En Alsace déjà, elle fait l'expérience d'une situation de bilinguisme et de situation dialecte-standard. Cependant, c'est bien le français – et non pas l'allemand standard – qui sert de langue officielle.

En arrivant en Suisse, elle se rend compte que le dialecte qu'elle parle n'est pas celui qui est utilisé à Bienne. Etant donné qu'elle travaille dans le domaine médical, où elle est confrontée très régulièrement à des personnes parlant seulement l'une ou l'autre langue, elle se sent obligée de se "mettre au niveau" (linguistique) des patients envers qui elle est prestataire de services. Même si elle déclare n'avoir "rien compris au début", elle semble ne pas avoir eu beaucoup de peine à se familiariser avec le dialecte, qu'elle a appris "en trois mois". Malgré cette grande facilité d'appropriation du dialecte, elle considère que l'allemand standard est pour elle plus simple d'accès que le suisse allemand – puisqu'elle l'a appris à l'école! La difficulté du dialecte semble résider dans le fait qu'il "passe par l'oreille" et qu'il n'est guère enseigné.

Cette informatrice, qui a quitté une situation de diglossie sur fond de bilinguisme pour se retrouver dans une configuration très semblable, devient vite une locutrice "du dedans", mais elle ne partage pas tout à fait les représentations des Alémaniques par rapport à l'allemand standard. Pour elle, parler l'allemand standard ne relève pas de la contrainte, et elle n'a pas de peine à le parler de manière continue. Elle se souvient d'avoir été choquée lorsqu'elle s'est rendue compte que les Alémaniques n'aimaient pas parler

l'allemand standard. La même chose la dérange auprès des francophones qui parlent bien l'allemand mais qui ne s'en servent pas, afin d'afficher leur identité de francophones.

4.4.2 Une Romande qui "fonctionne" désormais comme une Alémanique

Notre deuxième exemple est une femme d'environ 40 ans qui vit à Bienne depuis l'âge de six ans. Elle est issue d'un milieu familial francophone monolingue. Elle dit qu'au travail (domaines des médias et de la télécommunication), elle a toujours été confrontée à l'allemand, sans pourtant avoir été obligée de savoir le dialecte, jusqu'au moment où elle a commencé de travailler pour un média bilingue. Pour elle, l'apprentissage du suisse allemand s'est passé en deux étapes: elle a mis "deux ans pour comprendre et cinq ans pour parler" le dialecte. Le fait de se mettre à s'exprimer en suisse allemand est certes le fruit d'une décision volontaire (elle a dû "se jeter à l'eau pour parler en dialecte"), mais l'occasion a été plutôt fortuite: l'absence d'une collègue germanophone l'a contrainte à répondre au téléphone en allemand. Son passage au dialecte semble être perçu par son entourage comme plutôt exceptionnel et il provoque d'une part des réactions étonnées de la part des Romand-e-s et d'autre part des réactions positives de la part des Alémaniques, qui trouvent sa manière de parler "härzig" ("chou").

Pour cette informatrice, l'allemand – tant parlé qu'écrit – occupe une très grande place dans son environnement professionnel, puisqu'elle considère que les deux tiers du temps, elle s'exprime en allemand et seulement pendant un tiers du temps en français. Malgré la fréquence d'emploi de l'allemand, elle ne se considère pas bilingue, puisqu'elle trouve qu'elle parle l'allemand beaucoup moins bien que le français²⁰.

Cette informatrice, qui s'est mise à parler le dialecte assez tardivement, a très vite endossé une attitude par rapport à l'allemand standard très répandue chez les Alémaniques: elle dit qu'elle est désormais "incapable" de parler le bon allemand parce que tout lui sort en dialecte. La pratique du dialecte n'aurait cependant pas d'incidence sur celle de l'allemand standard écrit, qu'elle manie sans problèmes:

31 y a tout qui me vient en suisse allemand et en fait quand je
parle (-) le schriftdeutsch (-) je traduis du suisse allemand
en allemand
sb ouais
sjc mhm (--) mhm
31 ça c'est (-) ça c'est le plus (-) quand j'écris ça va très

²⁰ Contrairement à l'informatrice précédente, qui est d'avis que son bilinguisme porte atteinte à la qualité de son français, cette informatrice-ci dit que l'utilisation accrue de l'allemand la pousse à parler mieux encore le français.

bien j'arrive très bien à écrire en=en schriftdeutsch
 sjc mhm
 31 par contre quand je parle (--) je suis complètement coincée
 parce que TOUS les mots me viennent TOUJOURS en suisse
 allemand

Elle dispose désormais d'un répertoire bilingue étendu et participe à la diglossie alémanique "du dedans". Ce statut lui permet de se positionner de manière critique par rapport aux Romand-e-s monolingues de Bienne qui, au lieu d'accepter les contraintes de la cohabitation de deux langues dans leur ville, se cantonneraient dans une attitude hostile face à l'allemand, ce qui les empêche de profiter pleinement de la richesse linguistique ambiante²¹:

31 [...] i ha ds gfüu d romands hei immer (--) ds gfüu di si di
 armi (--) und (-) würtlech das . das schtört mi
 sjc mhm
 31 as mi si nid di armi
 sjc mhm
 31 we mer aluegt wiviu tütschschwizer französisch chöi und wiviu
 (-) romands (-) tütsch rede (--) ou hochtütsch (--) aso mi si
 nid di armi (--) mi si di blödi wo nid emou en anderi schprach
 chöi

4.4.3 Une Romande qui a appris l'allemand – mais pas le bon

Notre dernière informatrice (également d'une quarantaine d'années) se présente elle-même comme quelqu'un qui a un "regard de l'extérieur", puisqu'elle est venue à Bienne après un long séjour à l'étranger. D'origine valaisanne, elle a grandi dans un milieu francophone où sont présents encore des bribes de patois: son grand-père et son père sont des locuteurs actifs du patois d'Evolène, tandis qu'elle-même déclare n'avoir plus que des compétences passives.

Avant de s'installer à Bienne, elle a vécu 16 ans en Allemagne. Dans la perspective de pouvoir entretenir son bilinguisme acquis en milieu germanophone, elle s'est réjouie d'aller habiter une ville bilingue et elle dit avoir eu un préjugé très favorable par rapport à Bienne. Cependant, ses premières expériences lors de son arrivée à Bienne montrent que ses représentations et ses attentes liées au bilinguisme tel qu'il est pratiqué à Bienne sont très rapidement remises en question. Elle se trouve rejetée à la fois sur le plan de sa langue et de son identité, ce qu'elle résume par la phrase "das, was du gelernt hast, ist hier nichts". Elle se rend compte que l'objet "allemand" perd l'unité qu'il avait pour elle pendant sa scolarité (où elle

²¹ J'ai l'impression que les Romands ont toujours le sentiment qu'ils sont les pauvres et ça me dérange. Nous ne sommes pas les pauvres si on considère combien d'Alémaniques savent le français et combien de Romands parlent l'allemand, l'allemand standard aussi, donc nous ne sommes pas des pauvres: nous sommes des débiles qui ne savent même pas une autre langue.

avait appris qu'"en Suisse, on parle allemand") et pendant son séjour en Allemagne. C'est sur la base de ses expériences qu'elle est capable de réinterpréter son apprentissage non pas comme l'acquisition du "deutsch" mais comme l'apprentissage du seul "hochdeutsch".

La découverte de la multiplicité sémantique de "deutsch" a été douloureuse pour notre interlocutrice, car on lui a fait comprendre que son "deutsch" – l'allemand standard – n'est pas le "deutsch" parlé à Bienne – le dialecte²²

14 ja und das ist verrückt als WELsche wenn man hochdeutsch LERNT
das lernt man in der schule
sjc mhm
14 man sagt in der schweiz spricht man deutsch (--) dann lernt
man DEUTSCH
sjc mhm
14 dann sagt man nein das (tu?) was du gelernt hast ist kein
deu=[also ist nicht das was wir brauchen
sjc [mhm

Cette remise en question de son répertoire linguistique n'est pas sans répercussions sur son identité, qui sera "in drei Wörtern, drei Sätzen zerstört": Alors qu'en Allemagne, elle s'est créée une identité de Suisse, elle est perçue comme Valaisanne et comme locutrice d'allemand standard à Bienne.

L'arrivée en Suisse est ainsi vécue comme un choc et une déception. A titre d'exemple, notre interlocutrice dit avoir été choquée d'apprendre qu'on ne parle pas l'allemand standard à la télévision alémanique. Même après trois ans de séjour à Bienne, elle semble avoir de la peine à accepter la situation diglossique du lieu.

En choisissant de ne pas parler le dialecte, elle a pris la décision de rester "en dehors", et elle est bien consciente du refus qu'elle encourt si elle continue à parler son allemand standard soigné, clairement reconnaissable comme étant appris en Allemagne. Ne pouvant pas comprendre que l'allemand standard rencontre tant d'hostilité, elle s'explique la résistance des Alémaniques par un complexe qu'ils auraient de ne pas parler le *hochdeutsch* aussi bien que les Allemands – voire aussi bien qu'elle-même.

Elle est ainsi souvent confrontée à des Alémaniques qui, lorsqu'elle initie des échanges en allemand standard, lui répondent en français, qui est pour eux une langue seconde qu'ils parlent avec des erreurs mais qui est perçue comme moins problématique que l'utilisation de l'allemand standard. Ceci dérange notre interlocutrice, qui ne comprend pas que les Alémaniques choisissent de s'exprimer, face à elle, dans une langue qu'ils savent moins bien, mais qu'ils

²² Oui est c'est fou en tant que Romande quand on apprend le *hochdeutsch* – c'est ce qu'on apprend à l'école – on dit en Suisse on parle allemand puis si on apprend l'allemand on dit non (xxx) ce que tu as appris n'est pas allemand donc pas ce qu'il nous faut.

parlent avec moins d'inhibitions. Elle y voit un trait de caractère qu'elle attribue à l'ensemble des Suisses allemands: parler le dialecte revient à se "renfermer avec sa langue" et à se replier sur soi-même, en excluant ainsi tant les Confédérés que les autres germanophones. Pour elle, la diglossie médiale entretient une ambiguïté très gênante, qui a des répercussions sur l'identité alémanique, enfermée dans cette contradiction:

14 tout devient tellement ambigu parce qu'il y a aucun discours
clair on dit pas alors (--) faisons comme les hollandais (-)
disons que le suisse allemand C'EST une langue (--) et
puis OK (-) d'accord (-) on est clair

Ainsi, seule une régularisation de la situation, en alignant la langue écrite à la langue parlée, pourrait sortir la Suisse allemande de cette impasse, mais elle sait très bien que la diversité des dialectes rendrait très difficile la recherche d'une variété commune pour l'écrit.

Face à la diglossie de Bienne, elle ne choisit pas la solution de s'exprimer systématiquement en français, mais elle continue de parler en allemand, en se servant d'une stratégie qui lui permet de faire accepter l'allemand standard sans passer pour une Allemande:

14 alors (-) bon moi j'ai=j'ai développé la théorie ils me
disent=euh je dis écoutez je parle le=le suisse allemand (--)
ja aber (-) *ich=ich kann* (-) *ich kann leider NUR hochdeutsch*
(-) je dis toujours (--) *AH ich bin ja froh das ist schon gut*
ça c'est ceux qui parlent pas le français
am ouais
14 pis les autres (ils répondent?) en français
sjc mhm
14 mais z=j'ai développé une technique où je dis *leider nur*
sjc mhm
14 ce qui fait comme ça ils acceptent

Ainsi, en admettant son incapacité à parler en dialecte, elle arrive à faire accepter l'allemand standard, mais au prix d'être certes considérée comme parlant allemand, sans pourtant faire partie de la communauté germanophone de Bienne. Connaissant la situation linguistique d'Evolène, elle ne comprend pas les attitudes des Alémaniques envers l'allemand standard. Notre informatrice dit qu'elle a discuté avec des Evolénards, pour qui le patois était certes la langue du cœur et des sentiments, mais qui ne considéraient pas le français comme une langue étrangère. Elle souhaiterait que les Alémaniques aient une attitude semblable envers leur diglossie, puisqu'elle-même ne peut pas adhérer au côté idéologique du renfermement des Alémaniques sur eux-mêmes.

Cette dernière étude de cas nous permet de faire la transition sur notre deuxième "terrain", la commune d'Evolène dans le Val d'Hérens (canton du Valais), qui compte moins de 2000 habitants répartis dans six villages (Evolène, Les Haudères, Arolla, La Forclaz, La Sage et Villa).

5. La dilalie à Evolène

Evolène est la dernière commune de Suisse dans laquelle se parle et se transmet un dialecte francoprovençal, à côté du français.

Le francoprovençal est l'une des trois langues galloromanes, à côté de la langue d'oïl et de l'occitan. Selon Chambon & Greub (2000), on a des traces de l'existence de ce domaine de la Galloromania dès l'an 600. Il s'étend sur trois pays: la France, la Suisse, et l'Italie, et entoure le massif du Mont Blanc en englobant les villes de Lyon, de Genève, et d'Aoste. La fragmentation interne du domaine est très forte, ce qui peut expliquer l'absence d'une identité linguistique supralocale. Il n'y a jamais eu de *koinè* francoprovençale. On trouvera un portrait plus détaillé du francoprovençal à Evolène dans Pannatier (1995).

Dans la commune d'Evolène, la variété locale du francoprovençal (le *patois d'Evolène*) est parlée au quotidien par la moitié de la population. Toute la population est également francophone. Le dernier recensement (2000) fait apparaître que 55% des 1522 résident-e-s de la commune utilisent le dialecte en famille et/ou au travail. Des entretiens, centrés sur la biographie langagière des individus et sur leur compétence en patois ont permis de faire une "radiographie" de la situation sociolinguistique d'Evolène, investigation linguistique qui n'avait encore jamais été entreprise de manière aussi systématique (cf. note 1). Les biographies langagières que nous avons recueillies donnent la parole à des personnes ayant connu différents contextes sociolinguistiques. Les plus âgées, nées dans la première moitié du XXe siècle, ont été socialisées dans un contexte d'usage généralisé du patois au quotidien, le français étant réservé essentiellement au mode de production écrit, au domaine de l'école et à la communication avec les personnes extérieures à la communauté. Les plus jeunes, nés dans les années 1990, sont parfois bilingues (français-patois ou français-langue de la migration), mais la plupart n'ont plus qu'une compétence passive du patois, parfois très faible.

Si jusque dans les années 1960, le français venait s'ajouter au répertoire langagier des enfants seulement au moment d'entrer à l'école, il n'en va plus de même aujourd'hui. Par ailleurs, de nombreuses familles, notamment celles qui connaissent une mobilité sociale intergénérationnelle ascendante (cf. Matthey & Maître, à paraître) ont peu à peu adopté le français comme langue de communication quotidienne. A cela s'ajoute une exogamie qui fait massivement entrer le français comme langue de communication familiale. Ainsi, aujourd'hui, tous les enfants parlent français, mais une minorité d'entre eux parlent aussi le dialecte en famille. D'une manière générale, le "patois d'Evolène", comme d'autres langues locales autrefois dévalorisées, connaît maintenant un processus de *revival*, qui se marque dans le fait que de jeunes parents décident d'en faire la langue de communication de la famille, que des

adolescents ou de jeunes adultes décident de "se mettre au patois" alors que c'est davantage en français qu'ils ont vécu leur socialisation première. Il est encore trop tôt pour dire si ce *revival* ralentira de manière significative le processus de remplacement linguistique en cours. Comme nous l'avons mentionné au début de cette contribution, nous pouvons qualifier la situation d'Evolène de *dilalie*, cas particulier d'une situation dialecte-standard.

5.1 *Qui est dedans et qui est dehors?*

A Bienne, comme on l'a vu, le dialecte peut être appris comme langue seconde, notamment parce qu'il permet aux personnes nouvellement installées de participer pleinement à la communauté langagière alémanique, d'être "dans la diglossie", selon notre terminologie. A Evolène, il en va très différemment. Deux affirmations reviennent souvent dans nos entretiens et semblent servir d'ancrage aux représentations linguistiques des dialectophones, selon lesquelles le dialecte est avant tout une langue indigène: a) "les gens qui sont nés ici parlent patois" et b) "on parle patois avec ceux qui parlent patois". Les situations exolingues, où le patois aurait un statut de L2, paraissent ainsi artificielles. Au contraire de Bienne, où l'utilisation de l'allemand standard à l'oral, même dans une situation exolingue avec un francophone s'exprimant dans cette langue, peut être ressenti comme "quelque chose d'étrange", c'est l'utilisation du patois dans une situation exolingue (avec un locuteur ayant un projet d'apprentissage du patois) qui semblera bizarre à Evolène. Ces deux évidences largement partagées font qu'il est très difficile aujourd'hui d'apprendre le dialecte dans un cadre informel, comme l'ont fait les personnes l'ayant appris à Bienne (*cf. ci-dessus*). Entrer dans la diglossie paraît donc bien difficile aujourd'hui si l'on n'a pas acquis le patois comme première langue, à côté du français. Parmi les 80 personnes rencontrées, trois seulement disent clairement avoir appris le patois comme L2. Voyons brièvement leur parcours d'acquisition²³.

5.2 *Apprendre le patois comme L2*

5.2.1 Aurélie: le patois est ma langue d'ici

Aurélie est née en 1918 dans le canton de Vaud, dans une famille francophone protestante plutôt aisée. Dès l'enfance, elle vient comme touriste à Evolène avec sa famille et rencontre B, son futur mari, sur les pistes de ski. Avant son mariage, elle est téléphoniste durant un an à Lausanne, puis séjourne 3 mois en Allemagne pour obtenir un diplôme d'enseignement de l'allemand et projette de faire de même en Angleterre pour pouvoir enseigner

²³ Afin de rendre la lecture plus agréable, nous avons donné des pseudonymes à nos informateurs.

l'anglais. La guerre interrompra ce deuxième séjour et elle rentre en Suisse. De retour à la Sage pour les vacances, elle revoit B et l'épouse (contre la volonté de ses parents). Elle est la première femme "étrangère" (au sens d'extérieure à la Vallée) à venir s'installer à Evolène et toute sa belle-famille lui parle en patois: "mon beau-père peut-être me parlait des fois un peu plus le français, mais autrement à ce moment-là les gens ne savaient pas très bien le français, ils parlaient tout le temps patois". Son mari lui parle également patois et Aurélie l'apprend peu à peu dans les échanges quotidiens. Les enfants du couple n'apprendront cependant pas la langue vernaculaire: leur mère leur parle français et ils seront scolarisés dans le canton de Vaud, en grande partie pour des raisons religieuses nous dit-elle (son mari est catholique). Lors de notre entretien, nous constatons qu'elle parle patois de manière très fluide, mais c'est une variété massivement restructurée par le contact avec le français. Aujourd'hui, Aurélie ne parle plus guère patois car tous les interlocuteurs avec qui elle utilisait cette langue sont décédés, mais elle se considère toutefois comme bilingue ("ben oui je suis bilingue, c'est vrai, le patois est ma langue d'ici").

5.2.2 Jean-Pierre: je me sens mieux intégré

Jean-Pierre est né à Evolène au début des années soixante. Ses parents font le choix du français comme langue familiale pour que leurs enfants (Jean-Pierre et son frère) "n'aient pas de problème à l'école", mais ils conservent le patois comme langue conjugale, ce qui conduit les enfants à construire une bonne compétence passive. Adolescent, Jean-Pierre commence à utiliser systématiquement le dialecte à l'occasion de la réfection d'un mayen avec les membres de sa famille. Malgré les petits sourires moqueurs que son passage au vernaculaire provoque au début dans son entourage, il persévère et habitue ses interlocuteurs à ce changement de langue. Son répertoire langagier est ainsi profondément modifié. Il utilise et poursuit l'apprentissage de l'allemand et de l'anglais dans le cadre de ses études, tout en développant ses connaissances en patois. Aujourd'hui, il converse en patois avec les personnes qui le parlent dans le village. Il a toutefois clairement le sentiment que le patois est une langue seconde pour lui, et qu'elle lui permet d'"être mieux intégré". Les motivations de ce changement de langue sont clairement identitaires et Jean-Pierre fait une analogie entre les statuts du patois et du suisse-allemand. Par exemple, nous dit-il, tout comme les Suisses alémaniques doivent se concentrer pour ne pas passer au dialecte dans une conversation initiée en allemand en raison de la présence d'un non dialectophone, les personnes habituées à converser en patois auront de la peine à ne pas y revenir s'ils sont en groupe et qu'ils parlent français, en raison de la présence d'un non dialectophone.

5.2.3 Manuel: j'ai appris le patois avant le français

Manuel est né en 1973, dans le nord du Portugal. A dix-sept ans, il accepte la proposition d'un cousin de venir travailler en Suisse pendant l'été, à l'alpage. Ce séjour en haute montagne avec son cousin et un fromager d'Evolène est un mauvais souvenir pour lui; il ne supporte pas cet isolement et revient très vite au Portugal. Quelques mois plus tard cependant, il apprend qu'un agriculteur suisse cherche un ouvrier agricole saisonnier et il revient à Evolène, avec un contrat de travail de neuf mois. Il restera finalement onze ans dans cette famille paysanne, avant de trouver un emploi de maçon dans la vallée et de s'y installer avec sa femme (également portugaise, rencontrée à Evolène) et leurs deux filles. Les raisons de ce changement professionnel sont économiques, et si Manuel se plait bien en Suisse, il retourne régulièrement au Portugal et dès que ses filles "seront en apprentissage" il compte bien quitter la Suisse définitivement pour s'établir dans son pays d'origine.

Lors de l'entretien, la famille est installée depuis trois ans dans la vallée, mais Manuel a gardé des contacts avec Evolène. Les langues de la famille sont le portugais et le français.

Manuel ne parle pas français à son arrivée en Suisse, et il apprend le patois "en trois mois", de manière informelle, au sein de la famille qui l'accueille: j'entendais un mot, j'essayais de le répéter et on me disait "non c'est pas comme ça". La langue utilisée en famille est le patois, et comme Manuel ne parle pas français, il n'y a pas de raisons de switcher vers cette langue lors des repas pris en commun. C'est quand il commence à fréquenter les cafés qu'il se rend compte que ne pas parler français "est un peu embêtant", notamment par rapport aux serveuses françaises qui travaillent dans ces établissements. Son acquisition du français suit celle du patois.

Les gens d'Evolène sont très surpris de cette acquisition spontanée du dialecte local (il est souvent cité en exemple par nos interviewés) et dans l'entretien, Manuel imite de manière très drôle (paroles et mimiques) la réaction de certains habitués du café devant quelqu'un qui parle patois et qu'ils ne connaissent pas!

Manuel reconnaît à Evolène une situation sociolinguistique qui lui est familière: au Portugal, il parle le "patois de chez lui", qu'il a appris avec les «anciens», son père, son grand-père. A Evolène, Manuel vit la diglossie au sens strict que nous avons rappelé au point 2: son acquisition du patois comme L2 est liée au contexte et non à un choix individuel en lien avec des aspects identitaires (comme c'est le cas pour Aurélie et Jean-Pierre). Le cas est suffisamment rare (certainement unique à Evolène aujourd'hui) pour qu'il fasse figure d'exception, aux yeux des habitant-e-s; il est en revanche courant en Suisse alémanique pour des migrants ayant le même profil que Manuel (personnes peu scolarisés, acquisition du dialecte suisse alémanique sur les

lieux de travail, peu ou pas d'acquisition de l'allemand standard et d'utilisation de l'écrit).

5.3 *Ils n'ont pas appris le patois*

Les trois personnes dont nous avons brièvement résumé la biographie langagière ont appris le patois comme L2, pour des raisons et dans des contextes différents. On remarquera que Jean-Pierre, qui est né dans la commune de parents eux-mêmes évolénards, produit cependant un discours que l'on s'attendrait davantage à trouver chez des migrants: il a appris le patois pour être mieux *intégré* dans sa communauté. Qu'en est-il justement de l'intégration pour celles et ceux qui n'ont pas appris le patois? Voyons ce qu'en disent Serge et Damien

5.3.1 Serge: ça ne m'a jamais effleuré l'esprit que je doive apprendre le patois.

Serge est né en 1953, en Valais. Il se dit valaisan avant tout autre appartenance. Il a épousé une Evolénarde travaillant dans l'éducation, comme lui. Après leur mariage, à la fin des années septante, ils décident de s'installer à Evolène car sa femme y tient. Ils auront deux enfants. Serge ne connaissait pas du tout cette région avant de venir s'y établir, mais il ne rencontre aucune difficulté d'intégration. Il y reste une vingtaine d'années et n'habite plus Evolène au moment de l'entretien.

Sa femme, "vu que son père n'est pas de là [*i.e. d'Evolène*]", n'a jamais parlé patois dans son enfance. Dans cette génération, nous dit Serge, les gens se faisaient un peu un complexe par rapport au patois. Sa femme "comprend tout", est capable de corriger les fautes de ceux qui parlent le dialecte mais "elle ne l'a jamais parlé, elle a jamais osé le parler à cause de l'accent, vu que c'est pas sa langue maternelle, mais elle le connaît bien". Serge dit s'être "confronté" au patois. Il est arrivé à Evolène avec un statut de non locuteur du patois et, par politesse, les gens passent au français en sa présence. Il s'implique dans la vie locale (politique, association sportive), mais ne comprend toujours rien au patois. "J'aimais bien l'entendre, mais je n'ai jamais pensé l'apprendre. Si j'avais eu du temps, j'aurais appris l'anglais ou l'italien, mais le patois c'est trop local". Et s'il a bien eu "quelque curiosité sur le plan grammatical", si un prof d'ancien français lui a bien signalé le maintien des cas sujet et régime dans le patois d'Evolène, il n'a jamais repéré cette particularité lui-même. Le patois est pour lui une curiosité incompréhensible, dans le sens où il ne peut pas "entrer dedans". Quant à ses enfants, "ils le comprennent mais le parleront jamais".

Serge est très sceptique par rapport aux actions de politique linguistique qui pourraient être entreprises pour sauver le patois: "quand on commence de faire du théâtre en patois, des grammaires, des cours, c'est que le patois est mort²⁴". La langue restera tant que les gens l'aimeront, et tant qu'il y aura des couples endogames. On ne peut pas préserver le patois par l'école. Il voit dans l'exogamie le principal facteur de disparition du vernaculaire. Le bilinguisme français-patois n'est pas reconnu comme tel et il ne connaît aucun enfant qui parle patois en famille si l'un des deux parents ne le parle pas.

Serge revendique une identité valaisanne avant toute autre appartenance mais il range le patois à côté du costume traditionnel des femmes d'Evolène: c'est joli, c'est le patrimoine, mais c'est le passé. Il s'est toujours parfaitement senti intégré à Evolène, mais maintient constamment la référence aux habitants d'Evolène par "ils" et jamais "nous".

5.3.2 Damien: le patois, c'est un truc d'Evolène, mais c'est pas ça qui fait l'Evolénard

Damien (1973) n'est pas né à Evolène, mais il vient s'y établir avec ses parents dans sa prime enfance. Son père est évolénard, dialectophone et francophone; sa mère franco-suisse, italoophone, dialectophone (dialecte alémanique) et francophone. Le français a toujours été la seule langue de famille. Son père est mécanicien, fils d'instituteur itinérant, sa mère est venue à Evolène pour s'occuper du cinéma. Les grands-parents paternels ont habité Evolène par intermittence. Damien ne se rappelle plus quelle langue ils parlaient en famille, mais il pense qu'ils devaient être bilingues (français-patois). Après l'école obligatoire, Damien fait plusieurs apprentissages et finit par lancer une petite entreprise avec son frère.

Dans sa génération, dit-il, beaucoup savent le patois, mais ne le parlent pas. Il a remarqué que les conversations en patois se passaient plus souvent à deux: dès qu'il y a plus de deux interlocuteurs, la langue de la conversation sera plutôt le français, même s'il y a des locuteurs dialectophones parmi eux.

Damien n'est pas locuteur du patois "Je n'ai jamais essayé de parler", il est incapable de traduire des énoncés du patois vers le français, mais en contexte, il "repêche le sens de la phrase". Cela ne l'empêche pas de se sentir pleinement d'Evolène et il n'imagine pas vivre ailleurs. "Mes racines, elles sont ici, on va pas prendre un arbre et le planter je sais pas où". A son avis, "n'importe qui peut devenir Evolénard", mais il souligne aussi: "c'est mon avis, tout le monde pense pas comme ça". Si quelqu'un vient s'établir à Evolène, il faut qu'il s'intègre, qu'il se mélange avec la population, qu'il fasse comme les autres. Pour lui, être Evolénard, c'est une mentalité, et chaque

²⁴ Il rejoint en cela les positions d'un linguiste comme Knecht (1985).

région a sa manière d'être qu'on ne peut pas changer. Quant au patois: "c'est un truc d'Evolène, mais c'est pas ça qui fait l'Evolénard."

Il se dit peu doué pour les langues étrangères et n'a jamais envisagé de "se mettre au patois" car la prononciation est trop difficile. Une remarque faite en passant et qui ne donne pas lieu à un développement semble pourtant laisser entendre que la question a pu se poser²⁵. A la question très directe d'un enquêteur sur l'utilité du patois ("à quoi ça sert le patois pour toi?"), Damien répond: "à moi, personnellement, à rien! Ça fait partie d'eux [*i.e. les gens d'Evolène qui parlent patois*], ça n'a jamais fait partie de moi". Mes racines sont différentes. Peut-être que j'ai la racine du patois, mais je la développe pas".

Damien fait cependant plusieurs remarques sur les variétés de patois utilisées. A Evolène, dit-il, les gens francisent plus que dans les villages du Haut. "Ils prononcent les mots avec l'accent mais c'est du français". Damien distingue le vieux patois et le nouveau, francisé, et il considère, comme Serge, que cette langue fait partie du patrimoine. Il remarque également (et c'est partiellement en contradiction avec la remarque sur les conversations plurilocuteurs qui se passent en français, cf. ci-dessus) que certaines conversations auxquelles il prend part sont exolingue-bilingue (il parle de "méli-mélo"), mais il précise que les personnes changent de langue en fonction du thème ou des destinataires adressés, mais qu'ils ne mélangent pas les deux langues. Si généralement les gens lui parlent français, il peut donc tout de même se retrouver dans une conversation où les langues alternent et où son statut d'Evolénard est de ce fait conforté. On sait qu'il comprend, même s'il ne parle pas le patois. Damien dit ne percevoir aucune différence entre ceux qui sont "dans" la diglossie et ceux qui sont "au-dehors".

6. Conclusion

La constatation que nous pouvons faire à l'issue de cette confrontation de données recueillies dans des situations sociolinguistiques très contrastée est celle de la solidité de la distinction entre situation dialecte-standard et celle de diglossie. Alors que la diglossie alémanique est vécue par bon nombre de francophones biennois comme une donnée contextuelle contraignante, la diglossie francoprovençale est presque toujours thématisée dans les entretiens d'Evolène comme une question de choix de langues, impliquant des projets identitaires individuels (seul Manuel fait exception). Il est possible cependant de projeter ces deux situations sur un axe historique et voir une

²⁵ "A 22 ans, on ne va pas changer de mode d'éducation" (sous-entendu: se mettre à parler patois).

certaine similitude dans leur évolution: celle d'Evolène est une survivance d'une situation linguistique caractéristique de toute la Suisse romande jusqu'à la moitié du XIXe, situation qui était alors comparable à celle vécue par la Suisse alémanique jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale, avant que le dialecte renforce son statut de seule langue orale au sein d'une diglossie médiale. A l'inverse, la situation d'Evolène pourrait préfigurer celle de la Suisse alémanique si, pour des raisons à ce jour inconnues, le dialecte entrait dans une nouvelle phase de minorisation, semblable à celle qu'il a subie au début du siècle passé. Enoncer une telle prophétie aujourd'hui apparaît déraisonnable, tant la vitalité du dialecte alémanique semble écarter tout risque de minorisation. Mais cette situation n'est théoriquement pas impossible.

Il y a donc une labilité entre ces différentes situations de contact, la diglossie étant la situation dans laquelle les variétés se tiennent mutuellement en respect de par leur répartition très fonctionnelle, la situation dialecte-standard (au sens défini au début de cette contribution) signifiant un certain recul de la variété B, qui est délaissée pour diverses raisons, intrinsèquement liées à des questions de mobilité géographique et sociale. La dilalie, favorable aux mouvements de *revival*, représente le stade minimal de la coexistence au sein d'une communauté d'un dialecte et d'une langue standard, le dialecte n'apparaissant plus que dans des interactions entre personnes qui se connaissent. Mais, pour ces dernières, la catégorisation de la réalité langagière et l'attribution de sens montrent des ressemblances certaines avec celles opérées en situation de diglossie: ainsi, on peut mettre en parallèle les déclarations de l'informatrice alémanique 19 de Bienne (cf. ci-dessus) qui n'aime pas s'exprimer en allemand standard en raison de la connotation soutenue que cela entraîne et les propos de Mathieu, habitant des Hauts de la commune d'Evolène, qui a appris le français en commençant l'école et qui parle aujourd'hui plus souvent patois que français (dans sa famille et à son travail)²⁶:

1. M moi j'ai travaillé: j'ai été travaillé en suisse-allemande/ .
une année une année et demie\ et c'est: assez difficile à
apprendre/ . l'allemand
2. I1 l'allemand/ ouais/
3. M euh le suisse allemand moi je savais un peu l'allemand à
l'école je l'avais appris mais . alors là-bas c'est: c'est que
le patois/ quoi alors c'est&c'est vraiment c'est assez
différent\ puis alors on se fait presque- quand on parle le bon
allemand on se: on se fait presque (narguer?)
4. I1 on se fait regarder un peu de travers ouais
5. I2 ou bien répondre en français/

²⁶ Conventions: M. informateur, I1 et I2 enquêteurs. Pour des raisons de place, les feedbacks ne sont pas notés.

6. M parce qu'ils ch-ils croient qu'on joue aux snobs ou je sais pas quoi

Deux remarques peuvent être faites sur cet extrait. Tout d'abord, on observe une reformulation entre 1 et 3, qui va dans le sens que de ce qui a été constaté à Bienne et de manière plus générale dans la Suisse alémanique: *allemand* signifie, selon les contextes, soit *dialecte*, soit *allemand standard*. Anticipant un malentendu, M précise alors à ses interlocuteurs qu'il parle du suisse allemand et non de l'allemand standard. La deuxième remarque concerne la raison invoquée pour expliquer les réticences des Alémaniques à parler bon allemand: celle qui est énoncée par Mathieu n'est que très rarement donnée par des francophones, tant à Bienne que dans les autres recherches menées dans les années 1980-1990 sur les contacts entre Romands et Alémaniques (cf. notamment Lüdi, Py et coll., 1995). Pour cet informateur, parler allemand, même lorsqu'on est romand et qu'on a appris l'allemand à l'école, c'est vouloir se donner un air "snob", comme si on méprisait quelque peu ses interlocuteurs. Dans les propos de ces informateurs, on retrouve l'idée d'une variété "haute" et d'une variété "basse", selon la terminologie contestée de Ferguson. Il y a la "langue de tous les jours" vs "celle du dimanche", la langue du dimanche étant avant tout celle de l'école et des gens qui l'ont beaucoup fréquentée, ou de ceux qui ne sont pas "d'ici".

Ainsi, en rétablissant une dimension diachronique sur l'analyse de ces deux situations de contact entre un vernaculaire et une langue standard, et en prenant en compte le point de vue des individus, nous trouvons des similitudes entre les deux situations, même si elles s'opposent aujourd'hui sur un grand nombre de facteurs sociologiques (ville-campagne, hétérogénéité linguistique, stratification socioprofessionnelle, etc.). Le point commun essentiel étant que, pour les individus qui vivent dans les deux situations, le dialecte permet d'instaurer une relation sociale sur le mode du "proche" dans une tonalité qui est propre à l'existence des situations dialecte-standard et qui fait dire aux locuteurs dialectophones que le dialecte est la langue du cœur. Cela explique aussi, nous semble-t-il, le fait qu'on entende à Evolène beaucoup moins de jugements négatifs sur la diglossie alémanique que dans le reste de la Suisse romande. Il en va de même à Bienne: un grand nombre de francophones n'ont pas connu dans leur socialisation première la diglossie médiale telle qu'elle est pratiquée par les germanophones, mais ils ou elles sont également prêt-e-s à intégrer dans leur bilinguisme individuel l'allemand standard et le dialecte et acceptent ainsi de manière explicite le caractère diglossique de la communauté germanophone de la ville.

Bibliographie

- Berruto, G. (1987). "Lingua, dialetto, diglossia, dilalia". In: G. Holtus & J. Kramer (eds). *Romania et Slavia adriatica*. Festschrift für Z. Muljad. Hamburg, 57-82.
- Boyer, H. (2001). L'unilinguisme français contre le changement sociolinguistique. In: *TRANEL* 34/35, 383-392.
- Buschor, E., Gilomen, H. & McCluskey, H. (2003). *PISA 2000 – Synthèse et recommandations*. Neuchâtel: Office fédéral de la statistique et Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique. Document électronique:
http://www.statistik.admin.ch/stat_ch/ber15/pisa/download/synthese_f_0325.pdf
- Chambon, J.-P. & Greub, Y. (2000). Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes. In: *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* XCV/1, 147-182.
- Conrad, S.-J., Matthey, A. & Matthey, M. (2002). Bilinguisme institutionnel et contrat social: le cas de Biel/Bienne. In: *Marges Linguistiques* 3, 159-178.
- Conrad, S.-J. (2005). Zweisprachige Kommunikation: Biel/Bienne und Freiburg im Vergleich. In: *Bulletin VALS-ASLA* 82, 43-62.
- Elmiger, D. & Conrad, S.-J. (2005). Un bilinguisme peut en cacher un autre: bilinguisme et diglossie à Biel/Bienne. In: *Bulletin VALS-ASLA* 82, 31-42.
- Ferguson, Ch. (1959). Diglossia. In: *Word* 1, 325-340.
- Haas, W. (2002). Comment. In: *International Journal of the Sociology of Language* 157, 109-115.
- Hudson, A. (2002). Outline of a theory of diglossia. In: *International Journal of the Sociology of Language* 157, 1-48.
- Knecht, P. (1985). La Suisse romande. In: R. Schläpfer (éd.). *La Suisse aux quatre langues*. Genève: Zoé, 125-169.
- Koch, P. & Oesterreicher W. (2001). Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache/Langage parlé et langage écrit. In: G. Holtus, M. Metzeltin & C. Schmitt (Hrsg.). *Lexikon der Romanistischen Linguistik I/2*. Tübingen: Niemeyer, 584-628.
- Kolde, G. (1981). Sprachkontakte in gemischtsprachigen Städten. Vergleichende Untersuchungen über Voraussetzungen und Formen sprachlicher Interaktion verschiedensprachiger Jugendlicher in den Schweizer Städten Biel/Bienne und Fribourg/Freiburg i.Ue. Wiesbaden: Steiner.
- Lüdi, G. (1990). "Diglossie und Polyglossie". In: G. Holtus, M. Metzeltin & C. Schmitt (Hrsg.). *Lexikon der Romanistischen Linguistik (=LRL), Band V,1*. Tübingen: Niemeyer, 307-334.
- Lüdi, G., Py, B., de Pietro, J.-F., Franceschini, R., Matthey, M., Oesch-Serra, C. & Quiroga, Ch. (1995). *Changement de langage et langage du changement*. Lausanne: L'Age d'Homme.
- Lüdi, G. & Py, B. (2002). *Etre bilingue*. Berne: Lang.
- Maître, R. (2003). La Suisse romande dilalique. *Vox Romanica* 62, 170-181.
- Maître, R. & Matthey, M. (2003). Le patois d'Évolène aujourd'hui... et demain? In: A. Boudreau, L. Dubois, J. Maurais & G. McConnell (éds). *Colloque international sur l'Écologie des langues*. Paris: L'Harmattan [Sociolinguistique], 45-65.
- Maître, R. & Matthey, M. (2004). Le patois d'Évolène, dernier dialecte francoprovençal parlé et transmis en Suisse, Des langues collatérales. In: J.-M. Éloy (éd.). *Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*. Actes du colloque international réuni à Amiens, du 21 au 24 novembre 2001. Paris: L'Harmattan, 375-390.
- Maître, R. & Matthey, M. (à paraître). Who wants to save "le patois d'Évolène"? Discourses of endangerment: interest and ideology in the defense of languages. In: A. Duchêne & M. Heller (eds). *London: Continuum International Publishing Group [Advances in sociolinguistics]*.

Matthey, M. & Maître, R. (à paraître). Raisons du maintien d'un dialecte en francophonie. L'exemple d'Evolène. In: D. A. Trotter (éd.). Actes du XXIVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Aberystwyth, 2-5 août 2004. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.

Pannatier, G. (1995). Le patois d'Evolène. Synchronie et diachronie d'un parler francoprovençal vivant. Thèse de doctorat, Université de Neuchâtel [non publiée].

Office fédéral de la statistique (2002). Communiqué de presse/Recensement fédéral de la population 2000.

Werlen, I. (2005). Biel/Bienne – Leben in einer zweisprachigen Stadt. In: Bulletin VALS-ASLA 82, 5-16.